

Sommaire



Vignoble sous la neige.



Anvers et sa magnifique cathédrale gothique.

Le billet du président	1
Fot il krindr pour l'ortograf?	2
Le français et nous	4
Le yiddish, langue martyre	7
Qu'est-ce à dire?	14
La Terre promise	16
Franglais, quand tu nous tiens! (4)	20
Clotilde Olyff Une étonnante créativité!	22
Le Petit Larousse rallume des mots	23
Langue française	25
Solécismes, barbarismes et impropriétés de langage	27
La réalité dépasse la fiction	29
La Racuspote et le bisseur	32
Le culte d'internet	35
Mots croisés	39
Solution des mots croisés	40

Le billet du président

Dans un précédent billet j'évoquais la problématique des termes anglais de plus en plus souvent utilisés en français et, notamment, dans les annonces.

Personnellement, je ne fais pas du tout confiance aux soldes qui sont «sales». Passons aussi sur la «Swiss Football League» pour la Ligue nationale de football (suisse).

Rien que dans la «Tribune de l'Emploi» de la *Tribune de Genève*, les patrons d'entreprises cherchent, en vrac, des «spécialistes advisory hedge fund», «analyste hedge fund», «sales administrator» (pourquoi sales et non propres?), «responsable middle office», «trust administrator JR» (pour Dallas?), «bright JR assistants», «product sales specialists». J'en passe et des meilleures.

Comme le dit M. Richard Ducret, membre du comité Défense du français, association créée il y a un peu plus d'une année à l'instigation de l'ancien rédacteur en chef de *24 heures*, Jean-Marie Vodoz, il s'agit impérativement de réfréner cette agression contre notre belle langue.

Il suffit par exemple de retourner à l'expéditeur tout message truffé d'anglicismes ou d'américanismes en exigeant la version française. Il faut aussi faire part aux directions d'entreprise et aux médias de votre indignation au sujet de termes folkloriques comme «interview express», «beach

volley», «super-cool», «post-it», ou autres «coming out».

A votre courrier, il se pourrait qu'un (ir)responsable vous réponde que :

a) l'anglais est la langue de référence (alors, que l'on ne rédige plus qu'en anglais);

b) c'est une question de mode (après quatre-vingts ans, cette mode sent le rance).

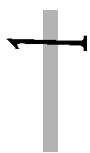
Au rythme où l'on va, il se pourrait bien que le Conseil fédéral devienne tôt ou tard le «Federal Executive Committee». J'exagère? Voire!

A la question du conseiller national Jean-Claude Rennwald, «L'anglais va-t-il relever le niveau du football suisse?», le Conseil fédéral a répondu qu'il ne pouvait ni ne voulait recourir à des mesures dirigistes.

Allez!

Joyeuses Fêtes, happy Christmas, pardon joyeux Noël. Et une année 2005 que je vous souhaite à tous la meilleure possible.

Michel Jaccoud



Rappel historique

Le français et nous...

C'était un samedi, à fin septembre 1990. Le temps passe! L'Arci avait organisé une grande réunion à l'enseigne de «l'avenir du français». La salle de conférences de l'Ecole romande des arts graphiques, à Lausanne, était pleine. «La reform de l'ortograf en kestion», titrait *24 heures* le lundi suivant. Si l'on voulait semer la confusion dans le public, on ne pouvait mieux faire... En fait, on se proposait, lors de ladite Journée de la langue française et de la correction, d'examiner et d'explicitier notamment les rectifications orthographiques proposées par une commission instituée par le Conseil supérieur de la langue française, agissant sous l'impulsion de Michel Rocard, premier ministre.

Plusieurs orateurs s'étaient exprimés: Jean-Pierre Colignon, chef correcteur au journal *Le Monde* et membre du jury du Championnat du monde d'orthographe française (pilote par Bernard Pivot); Jean-Marie Vodoz, rédacteur en chef de *24heures* et président de la section suisse de l'Union internationale des journalistes et de la presse de langue française; Jean-Jacques Meyer, D^r ès sciences (du Laboratoire d'ergonomie de la vision, Genève), qui nous avait entretenus de la lecture à l'écran, voire des «dangers» sous-jacents pour les yeux des correcteurs; représentants de l'Arci: Philippe Borgeaud, administrateur, et Roger Chatelain, président.



Jean-Pierre Colignon, chef correcteur à Paris.

L'introduction avait été assurée par René-Simon Meyer, au nom du syndicat.

Une résolution... et l'avis contraire d'un intervenant!

A l'issue de débats animés, j'avais présenté à l'assemblée une résolution qui avait la teneur suivante :

« 1. L'Association romande des correcteurs d'imprimerie (Arci), par son Comité central unanime, demande aux gouvernements des six cantons romands d'institutionnaliser un véritable Conseil de la langue française. Ce dernier pourrait être lié à la Conférence romande des départements de l'instruction publique qui s'est posée, récemment, en interlocutrice du Conseil supérieur de la langue française.

» En effet, il nous semble primordial qu'outre les services de l'enseignement, les groupements professionnels concernés et les sociétés vouées à la défense de la

langue française soient étroitement associés audit conseil.

» 2. Notre orthographe recèle quelques bizarreries qui méritent d'être rectifiées... La réforme proposée vise à une certaine simplification orthographique. Tout en refusant de tomber dans la facilité à tout prix, au détriment de l'origine des mots (appauvrissement de leur apparence traditionnelle), nous pensons que les correcteurs doivent, en principe, s'engager dans la voie proposée.

» 3. Quant au détail de la réforme orthographique, il appartiendra à l'assemblée générale, organe suprême de l'Arci, de se déterminer le 4 mai 1991, en Gruyère. Il apparaît en effet à notre Comité central que l'ensemble des membres doit pouvoir fixer la marche à suivre relative à cet important sujet, lequel influera incontestablement sur le travail quotidien des correcteurs professionnels, garants de la qualité orthographique et typographique des textes imprimés.

» 4. Indépendamment des difficultés que ne manquera pas de susciter la réforme proposée, le Comité central de l'Arci en appelle à la vigilance des éditeurs, notamment, afin que cessent d'être publiés des textes massacrant notre langue autant que la typographie ! »

Aussitôt ma lecture terminée, J.-M. Vodoz avait exprimé ses réticences...

Notamment en ce qui concerne le premier point. Il rechignait à voir l'Etat s'occuper de notre langue. En aparté, il m'avait, de façon pressante, invité à retirer notre texte (ce que j'avais naturellement et catégoriquement refusé). Dans la presse, l'écho fut important.

Légiférer... oui ou non ?

Le chef autonomiste Roland Béguelin s'était, en revanche, félicité de notre initiative (il allait d'ailleurs, par la suite, adhérer à l'Arci). Député socialiste au Parlement jurassien, il avait déposé, en 1985, une motion invitant la République et Canton du Jura à légiférer en matière linguistique.

A l'exemple du Québec, où la «loi 101» a, incontestablement, eu des effets bénéfiques pour notre idiome. La situation est, certes, différente chez nous. Il n'empêche que l'on peut regretter que le Gouvernement jurassien n'ait pas mis en œuvre cette proposition. Pire, il a incité récemment le Parlement à classer la motion, ce que ce dernier a refusé par un vote. Il semblerait que certains milieux économiques fassent pression, afin de ne pas froisser l'impérialisme anglo-américain...

A quand donc la concrétisation ?

En voyant ce qui se passe dans les instances bruxelloises, en entendant les

justes récriminations des organisations de défense de la langue française, on ne peut manquer de se poser des questions.... L'anglomanie s'imposera-t-elle?

Des doses homéopathiques

Et qu'en est-il de la fameuse réforme? A la vérité, le comité n'avait pas été suivi sur ce point. Lors de l'assemblée générale de Bulle, le 4 mai 1991, les participants avaient, à une courte majorité, proposé un texte plus radical que prévu, antiréformiste en un mot. Il était ainsi énoncé: «L'Arci décide de refuser en bloc la réforme orthographique proposée par le Conseil supérieur de la langue française et mise en suspens *sine die*; en conséquence, la position officielle de l'Arci est celle du maintien de l'orthographe traditionnelle, tout en restant ouverte, bien entendu, aux modifications mineures imposées par l'usage.»

La fronde émanait essentiellement des correcteurs du groupe Edipresse. On peut les comprendre (même si, sur le moment, le revirement de quelques membres du comité m'avait étonné).

Rétrospectivement, on peut estimer que c'était là une tempête dans un verre d'eau. Pour ma part, je reconnais avoir sous-estimé la force du conservatisme en la matière. Notre mémoire visuelle rechigne à modifier la silhouette des mots qu'elle a enregistrée. Si bien que les recti-

fications orthographiques n'ont nullement pénétré dans le quotidien des gens. En dépit du fait que les départements cantonaux de l'instruction publique les aient adoptées. Cela signifie qu'un élève ou qu'un candidat aux examens ne pourrait être pénalisé s'il écrivait certains termes selon la nouvelle orthographe. Quant aux dictionnaires, ils ont généralement adopté les rectifications sous forme de variantes. Pratiquement, rien n'a été bouleversé.

En fait, c'est l'usage qui prévaudra. Et une phrase de Jean Joliat, dans la *Revue suisse de l'imprimerie*, me revient en mémoire: «C'est le peuple qui décide en matière linguistique.» Le peuple, certes, mais qui niera l'influence exercée par ceux qui écrivent dans les journaux? Et par ceux qui les corrigent?

Une grande dame

«La langue française est une grande dame, elle ne supporte pas la clochardisation», a écrit Abdelaziz Kacem, professeur agrégé, essayiste et traducteur. Au-delà du respect qu'on lui doit et en tenant compte d'apports étrangers, aussi inévitables que naturels – voire enrichissants – il convient de lutter contre le snobisme ambiant. Pourquoi serait-il ringard, aujourd'hui, de rédiger un texte non truffé d'anglicismes inutiles?

Roger Chatelain

Le yiddish, langue martyre

Dans son Paris insolite (Denoël, 1953), Jean-Paul Clébert raconte le plaisir qu'il éprouvait à se balader dans le quartier juif de Paris: «Chaque fois que je m'y aventure, je regrette de ne pas parler yiddish. »

Mais... parle-t-on encore yiddish ?

Durant un millénaire le yiddish fut l'une des principales langues de communication des communautés juives ashkénazes. Le premier usage attesté du mot *yiddish* remonte à 1597 mais la langue est beaucoup plus ancienne. Auparavant on parlait généralement de *yidn-taytsch* (judéo-allemand) ou de *loshn-ashkenaz* (langue des ashkénazes).

Déjà parlée au Moyen Âge, cette langue s'est développée à la Renaissance avec la publication de lexiques et de grammaires qui ont fixé la langue en la codifiant. En 1534, parut le premier livre yiddish connu, une concordance hébreu-yiddish éditée à Cracovie.

Une origine lorraine

Contrairement à un préjugé tenace, l'origine du yiddish ne se situe pas dans les pays de l'Est européen (où il était naguère le plus répandu) mais dans les bassins lorrain et rhénan. Selon le linguiste M. Weinreich, l'origine de ce parler remonte aux IX^e et X^e siècles, en Lotharingie. On comptait alors de fortes communautés juives à Metz, Cologne,

Mayence, Worms, Trèves, etc. L'émigration vers l'est et une implantation plus tardive (1100-1450) en Bavière puis en Thuringe, Silésie, Saxe explique pourquoi le yiddish se modifia en s'imprégnant des dialectes de Bavière et des provinces allemandes orientales. Au XIII^e siècle, le yiddish était devenu la langue courante des juifs d'Europe occidentale. Par la suite, le flux d'émigrants juifs allemands vers la Pologne, les États baltes et la Russie explique l'imprégnation d'éléments slaves dans le yiddish. Son territoire s'étendait de la Lorraine, l'Alsace et la Suisse jusqu'en Russie, Ukraine, Hongrie, Roumanie, etc. C'est toutefois dans les États slaves que le yiddish s'est implanté le plus solidement et le plus durablement. L'originalité de cette langue provient du malaxage de germanique, de slave et d'hébraïque.

C'est donc au cours des siècles, par touches menues, que s'est élaborée la langue. La première phrase yiddish identifiable figure dans un livre de la ville allemande de Worms. Il s'agit d'une note marginale d'un livre de prières, daté de 1272.

Langue du peuple

Le yiddish fut donc d'abord et essentiellement la langue du petit peuple et de la famille, celle du ghetto et du *shtetl* (bourgade). Elle est celle qui exprime les actes, les propos et les sentiments de la vie quo-

tidienne. «Souvent discrédité dans un réseau de préjugés, remarque Nicole Zand (*Le Monde*, 24.1.94), c'est le yiddish, pourtant, qui avait permis, pendant des siècles, de transmettre la culture juive ash-kénaze aux femmes, qui n'avaient pas le droit d'étudier l'hébreu, et aux enfants, qui n'avaient pas une connaissance suffisante de la langue sainte.»

L'hébreu est la langue sacrée, la langue des élites; le yiddish est celle des pauvres et des ignorants. Cette discrimination aura un rôle extrêmement néfaste, par la suite, lors de l'édification de l'Etat d'Israël. Loin d'être une langue de vaincus, comme le disent avec mépris les dirigeants sionistes, le yiddish a été une langue de résistance à l'absorption, à la disparition. Sans cet idiome commun, les juifs et leur culture se seraient irrémédiablement fondus au sein des différents peuples qui les avaient accueillis.

Le yiddish n'a jamais été la langue d'un Etat ni même d'une nation (les juifs sépharades s'expriment en judéo-espagnol) mais une «langue-territoire», celle d'un peuple dispersé dans plusieurs pays d'Europe. En effet, les immigrés juifs s'accrochaient à leur langue comme à un territoire commun, ainsi que le suggère le terme de «Yiddishland».

Le yiddish est donc, en quelque sorte, une langue internationale... comme l'espéranto. Et il est permis de penser que

Zamenhof, lui-même yiddishophone, a peut-être identifié l'espéranto au yiddish, tous deux présentant un modèle de langue internationale efficace pour les classes socialement défavorisées. Ces deux langues sont sans doute les seules au monde à n'avoir jamais été celles d'aucun pouvoir.

Depuis ses origines, le yiddish est traditionnellement écrit à l'aide de l'alphabet hébreu. Jugeant que cette langue appartient à la famille des langues aryennes, Zamenhof trouvait illogique et ridicule de l'écrire en caractères hébreux, qui lui conviennent aussi mal que possible. Il avait proposé d'utiliser les lettres latines mais ne fut pas suivi.

L'hébreu, langue de la religion, n'était utilisé que lors des cérémonies religieuses, tel le latin dans le catholicisme, ainsi qu'en atteste ce dicton: «Dieu parle yiddish pendant la semaine et hébreu le jour du sabbat.»

Une riche littérature

Langue des pauvres, cela ne signifie pas langue pauvre; dans un article révélant quelques écrivains yiddish au public français, Laurent Tailhade soulignait que le yiddish n'est «ni une langue mystérieuse de proscrits ou d'exilés, ni un argot ayant pour objet de dérober à la curiosité publique tel secret dangereux. C'est un idiome ou, pour être plus exact, un

sous-dialecte formé par l'agrégat de matériaux composites, lequel, en usage, d'abord, dans le seul prolétariat, occupe, enfin, de nos jours, une place importante parmi les langues littéraires de l'Europe centrale.» La littérature yiddish ancienne demeure encore mal connue. Elle restait du reste confinée aux livres religieux. Le premier nom connu d'écrivain yiddish est celui d'Elie Bahur Levita qui, au XVI^e siècle, va donner naissance à quelques œuvres majeures de la littérature juive.

Mais c'est principalement au XIX^e siècle que va véritablement éclore une littérature yiddish moderne dont les

«pères fondateurs» sont Mendele Moykher Sforim (1835?-1917), Sholem Aleykhem (1859-1916) et Yitzkhok Leybush Peretz (1852-1915).

Après eux, il convient de signaler Sholem Asch (1880-1957), Israël Zangwill (1864-1926), Moshe Kulbak (1896-1939?), Peretz Markish (1895-1952), Nathan Birnbaum (1864-1937) et les frères Singer: Israël Joshua (1893-

1943) et le Prix Nobel 1978 Isaac Bashevis (1904-1991). C'est grâce à eux tous que le yiddish a pu s'affirmer comme langue de grande littérature et langue d'un peuple. Il signifie non seulement une langue mais toute une époque de l'histoire culturelle juive.



La salle de presse du plus vieux journal anarchiste du monde, le «Freie Arbeiter Stimme».

Heureusement une grande partie des trésors de cette littérature a pu être préservée. Grâce à Aaron Lansky, fondateur du National Yiddish Book Center à Amherst (Massachusetts). Cette bibliothèque possède actuellement 35000 titres différents. A Paris, c'est la bibliothèque Medem qui, avec plus de 30000 ouvrages, constitue la plus grande collection d'Europe.

La presse ouvrière yiddish a été, elle aussi, particulièrement abondante non seulement en Europe mais également aux Etats-Unis au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e. De cette presse, il faut mentionner particulièrement le plus vieux journal anarchiste du monde, le *Freie Arbeiter Stimme*, fondé en 1890. Il ne suspendit sa publication qu'en 1997. Sa longévité – cent sept ans – constitue un record de durée dans la presse libérale et yiddish.

Déclin d'une culture

A première vue, il peut sembler paradoxal que ce soit au moment où la langue et la culture yiddish connaissaient un essor sans précédent qu'elles furent le plus menacées. Les causes de leur déclin furent multiples.

La période hitlérienne a certes porté un coup fatal à la langue de la diaspora occidentale, cet «allemand abâtardi», selon le terme méprisant des nazis. On estimait à environ douze millions les yiddishophones avant la «solution finale»; la moitié d'entre eux avaient disparu à la fin de la guerre. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'à peu près un million et demi. Mais «l'holocauste» n'est pas seul en cause. Bien avant l'avènement du nazisme, les persécutions avaient été déjà le lot commun des juifs. Les pogromes de la période tsariste en Russie

et en Pologne avaient fait un nombre considérable de victimes, d'autant que le racisme antijuif a toujours été profondément ancré dans toutes les couches de la société polonaise. Quant au régime soviétique, il ne laissait rien à désirer au tsarisme sous ce rapport, surtout durant le règne de Staline.

Sionisme et hébreu

Il serait cependant insuffisant et mensonger de n'attribuer le déclin de la langue et de la culture yiddish qu'aux seules persécutions subies sous les régimes totalitaires. Sans doute cela seul aurait suffi. Mais un autre élément – souvent passé sous silence – a également provoqué et achevé cette dégradation.

Le déclin du yiddish est dû, en bonne part... aux juifs eux-mêmes. Ou, plus exactement, aux sionistes. En effet, bien avant l'avènement du régime hitlérien, un coup fatal avait été porté à la langue des ashkénazes par un juif ashkénaze! Son nom: Eliezer Perlman, né en 1858 à Luzhky (aujourd'hui Lituanie). Illuminé mystique, il rêvait, jusqu'à l'obsession, d'une terre pour le peuple d'Israël: la Terre promise, *Eretz Israël*, c'est-à-dire la Palestine. Il avait trente-neuf ans lorsque se constitua le mouvement sioniste, au congrès de Bâle (1897), sous l'égide de Theodor Hertzl. Ayant pris le nom hébreu de Ben Yehuda «fils de Juda»,

il s'exila en Palestine et entreprit de «rajeunir» l'hébreu, langue archaïque comme l'était aussi devenu le latin. Il rédigea un dictionnaire d'hébreu «modernisé» en recyclant des termes anciens. L'œuvre comprenait dix-sept volumes, soit plus de huit mille pages. Ben Yehuda, tout à son obsession, devint un véritable tyran domestique, interdisant aux siens d'utiliser le yiddish et les obligeant à ne parler que l'hébreu, langue qui leur était totalement étrangère.

Il est à noter que Zamenhof, bien que favorable à l'idée de création d'une nation juive, a toujours tenu à garder ses distances avec le mouvement sioniste et qu'il n'a jamais cherché à y adhérer. Prémonition? Peut-être, car les sionistes, défenseurs acharnés de l'hébreu, vont alors se livrer à des attaques en règle contre la pratique du yiddish, langue rustique selon eux, qu'il convenait d'éradiquer. Il ne s'agissait pas seulement de ressusciter l'hébreu, il fallait encore enterrer le yiddish. Pour les sionistes, la fondation d'un Etat hébreu, en 1948, allait sonner le glas du yiddish. Il était devenu, pour les sionistes fondateurs du nouvel Etat, la langue des vaincus, le dialecte des impuissants. Elle rappelait trop l'humiliation des exils, les pogromes, les persécutions, les ghettos et les camps de la mort. Les dirigeants d'Israël n'ont jamais caché leur mépris pour «cette malheureuse langue,

étrangère, pénible à l'oreille» (Ben Gourion). L'hébreu fut déclaré langue officielle selon la Constitution. Ceux qui continuèrent à parler yiddish dans la rue furent l'objet de moqueries et de brimades, se faisant même parfois molester.

De tous les hauts dirigeants sionistes, Golda Meir fut à peu près la seule à marquer quelque réticence à l'adoption de l'hébreu. Elle était restée très attachée au yiddish, pour elle «langue maternelle, chaleureuse, familière, qui unissait une nation dispersée».

Ainsi le choix de la langue aura eu des répercussions dramatiques pour le nouvel Etat d'Israël. En préférant l'hébreu, langue du sionisme et du judaïsme, au yiddish, langage libre et populaire, les dirigeants israéliens ont provoqué la mort du seul lien qui unissait les populations ashkénazes. Le yiddish aura été la victime expiatoire d'un régime ultranationaliste et ultra-orthodoxe, de tous les «sharouniars» d'un Etat devenu réactionnaire et belliciste.

Comme l'écrivait prophétiquement l'écrivain yiddish Y. L. Peretz: «J'ai peur des vaincus qui se muent en vainqueurs.»

Un patrimoine dilapidé

La malédiction jetée sur le yiddish par les Israéliens a failli causer sa perte définitive. Maintenant que la «langue maudite» ne représente plus une menace pour



Plus que centenaire, le journal anarchiste «Freie Arbeiter Stimme» fut publié aux Etats-Unis de 1890 à 1997.

l'hébreu, elle est plus ou moins bien tolérée. Mais sa préservation et sa diffusion sont le fait de fondations privées. On compte actuellement en Israël une cinquantaine d'organismes consacrés à sa promotion. L'afflux massif d'immigrants de provenance de l'ex-URSS a permis une recrudescence de la langue.

Peut-on pour autant parler d'un renouveau? Les chances du yiddish de redevenir, comme par le passé, langue populaire sont infimes, sinon nulles. «Je ne crois pas à une renaissance» dit Rachel Ertel (*Le Monde*, 3.5.1997). «Dans la mesure où les garçons ne font pas la cour aux filles en yiddish, c'est fichu!»

C'est plutôt, aujourd'hui, dans le domaine culturel qu'existe une chance de renouveau. De nombreux signes se manifestent un peu partout. En Russie, Pologne, Lituanie, Roumanie, etc., des cours de yiddish sont dispensés, des troupes théâtrales se créent, des spectacles de variétés attestent d'une vitalité retrouvée. Il n'empêche que tout ce que

représentait la langue yiddish dans le cœur du peuple est malheureusement perdu. «Jamais, déplore Miriam Weinstein, aucun peuple n'a dilapidé son patrimoine national autant que les juifs en renonçant au yiddish.»

Tout ça pour de vaines et futiles questions d'orgueil national et de traditionalisme religieux.

A. Panchaud

Références :

Jean Baumgarten : *Le yiddish*, PUF «Que sais-je?» N° 2552, Paris, 1990.

André Cherpillod : *Zamenhof et le judaïsme*, autoédition, 1997.

Charles Dobzynski : *Le monde yiddish*, L'Harmattan, Paris, 1998.

Jean-Marc Izrine : *Les libertaires du Yiddishland*, Alternative libertaire et Le Coquelicot, Paris/Toulouse, 1998.

Georges Kersaudy : *Langues sans frontières*, Ed. Autrement, Paris, 2003.

Claude Piron : «Contribution à l'étude des apports du yiddish à l'espéranto», article traduit de *Jewish Language Review*, avril 1984.

Laurent Tailhade : *La médaille qui s'efface*, Ed. G. Crès, Paris, 1929.

Miriam Weinstein : *Yiddish, mots d'un peuple, peuple de mots*, Ed. Autrement, Paris, 2003.

Nathan Weinstock : *Terres promises*, Ed. Metropolis, Genève, 2001.

Franglais, quand tu nous tiens! (4)

Dans le bulletin *Défense du français* n° 423 (décembre 2001), la section suisse de l'Union de la presse francophone écrivait: «L'introduction de mots anglo-américains dans notre vocabulaire a pour conséquence d'augmenter le nombre de vocables inutiles car la langue française est suffisamment riche en équivalents autochtones. Les mots étrangers ne devraient être tolérés que s'ils ne répondent à aucune notion déjà exprimée dans notre vocabulaire.»

Ces excellents conseils ne sont, hélas, guère suivis par ceux qui ont vocation d'écrire, nous l'avons vu précédemment à propos des médias. C'est encore bien plus inquiétant dans les secteurs de la communication et de la publicité.

Dans le domaine de la *communication*, l'amour du franglais est démesuré. La Poste et Swisscom nous ont gratifiés, ces dernières années, de la **Postcard**, de la **Taxcard**, de la **Swiss Telecom card**, de **Change Post**, de **kick-off meetings**, de **national management**, de **secure mail**, de **mail to paper**, de **Yellowworld**, de **PostPac Priority** et de **PostPac Economy**, de **Swiss Post international**, etc. L'on a annoncé pour 2005 les voyages **Easy Ride**, organisés par les CFF, La Poste et l'Union des transports publics. En février 2003, à l'occasion de la Saint-Valentin, La Poste a proposé aux jeunes un jus de fruit dans la forme suivante: «**It's Valentine. The love**

juice.» Il n'y a même plus un mot de français sur l'emballage.

On comprend difficilement que les services offerts par les CFF, La Poste et Swisscom à leurs clients parlant français, allemand ou italien portent une dénomination anglaise.

Les *agences de publicité* ne sont pas en reste. On se souvient de la fameuse affiche de l'Office fédéral de la santé publique s'adressant aux jeunes Suisses: «**No drinks, no drugs, no problems.**»

En juin 2002, des affiches invitaient notre jeunesse à ouvrir un compte à Postfinance dans une langue bien de chez nous: «J'ouvre un compte **and I turn the heels**» et «J'ouvre un compte **and I send you on the roses**». On ne se contente plus d'anglicismes: on forge des membres de phrases en anglais. En lisant cela, on a envie de tourner les talons et d'envoyer Postfinance sur les roses.

La Deutsche Post n'est pas mieux inspirée lorsqu'elle fait sa publicité en Suisse romande, pour le service des colis «Euro-Express», en utilisant le charabia suivant: «**Du Hightech en Highspeed sur les Highlands**» (*La Liberté* du 27 mars 2000). Quant à la société Orange, filiale de France Télécom, elle a fait passer à la Télévision suisse romande une annonce ainsi conçue: «**Do you speak Orange?**» En février 2003, Orange, Swisscom Mobile et Sunrise ont fait ensemble leur

publicité au sujet du téléphone mobile sous le slogan: «**Mobilzone, the best for communication**». Dans le magazine lausannois *L'Hebdo* du 19 août 1999, une annonce commençait par «**Be free. Express yourself.**» Puis suivait un texte en français et la signature de Sunrise.

Swisscom affirme qu'elle a toujours la volonté de défendre l'usage de nos langues officielles. Les publications destinées à la clientèle, dit-elle, sont rédigées en allemand, français et italien, ainsi qu'en anglais. Quant aux produits, elle estime qu'il est difficile de les commercialiser

sous des noms différents. Il s'agit, à son avis, d'une exception à la règle relative à l'usage des langues officielles de la Confédération. On ne peut évidemment se déclarer satisfait de cette concession à la mondialisation.

Dans le numéro du 14 décembre 1995 du magazine *L'Hebdo*, M. Yves Lassueur lançait un cri d'alarme: «Plus de doute, écrivait-il, sur les affiches publicitaires, l'anglais est devenu notre première langue nationale. Pitié! poursuivait-il. Qui nous délivrera de cette épidémie?»

(à suivre)

Clotilde Olyff

Une étonnante créativité!

La X^e Journée romande de la typographie, placée sous l'égide de *comedia*, particulièrement sous la férule de Michel Pitton, membre du comité arcien (à qui nous adressons nos vœux pour son soixantième anniversaire), a été une éclatante réussite.

L'intérêt manifesté présentement pour la création graphique est ainsi magistralement confirmé. Que ce sujet professionnel permette de réunir près de deux cents personnes, un samedi qui plus est, cela prouve que la chose écrite a encore de beaux jours devant elle. Notons que l'Arci était fort bien représentée à cette manifestation.

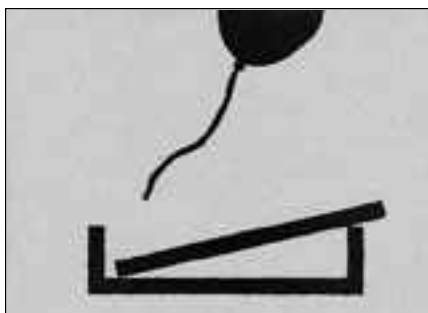
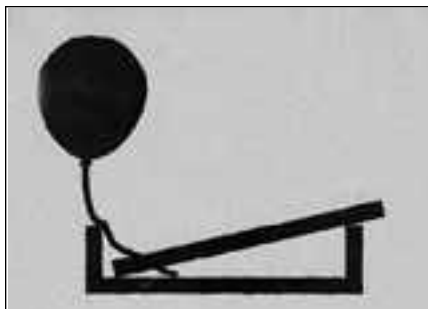
Parmi les intervenants, la Bruxelloise Clotilde Olyff a emballé la salle par ses travaux truffés d'originalité. Elle les a rassemblés dans quatre ou cinq dizaines de brochures. Son imagination s'y donne libre cours.

Des voix se sont élevées pour savoir où l'on pourrait se les procurer. Avant de transcrire les coordonnées nécessaires, je précise que l'ouvrage *Lettered*, avec un texte de Jan Middendorp (ISBN 2-9600291-0-0), permet de jeter un regard panoramique sur l'œuvre de cette artiste, enseignante, graphiste et créatrice de caractères. Quant aux autres plaquettes dont des extraits ont été projetés le 13 novembre à Lausanne, on relèvera *Faces to faces*, rassemblant ses galets-

sculptures (ISBN 2-9600291-1-9) et *Body types*, «en corps, la lettre», offrant des images de l'alphabet en trois dimensions (ISBN 2-9600291-2-7)... C'est, à chaque page ou presque, un bain de jouvence!

Roger Chatelain

Clotilde Olyff, auteure et éditrice,
198, avenue de la Forêt, B - 1000 Bruxelles.
Tél. et fax: +32 26723433.
GSM: +32477432099. Mél: c.olyff@skynet.be



L'humour graphique de Clotilde Olyff ne connaît guère de limite.

Le Petit Larousse rallume des mots

Apart ce remaquillage résolument glamour de la célèbre Semeuse qui souffle des akènes de pissenlit à tous les vents par le couturier arlésien Christian Lacroix, puis ces illustrations de termes en vogue (tels que *déjanté*, *encrypter*, *kiffer*) signées Pétillon, Régis Loisel ou le Genevois Zep, le *Petit Larousse illustré 2005*, dont les médias ont déjà annoncé la 100^e édition, se trouve officiellement en librairie depuis quelques mois. Pour ce double jubilé, il se pare d'autres atours festifs intéressants qui ressortissent à la nostalgie de ses lexicographes.

Des gens brillants, vététilieux en diable, qui sont à l'affût de toute nouveauté verbale à homologuer et qui, pour ce faire, suppriment chaque année, contre leur âme, des mots anciens, des tournures obsolètes. Le vocabulaire de l'internet et des multiples civilisations de l'ère électronique actuelle condamne ces dépositaires de la beauté du français à sacrifier de vrais joyaux, puisque le *Petit Larousse*, qui a toujours près de 2000 pages, doit rester «petit» justement. C'est ainsi que l'adjectif *acratopège*, qui signifiait naguère «sans vertus particulières», a disparu. Ce devait être dans les années quatre-vingt. Longtemps, il figura sur l'étiquette des bouteilles d'Henniez, faisant rire les béotiens, inspirant des insultes originales: «Tais-toi, espèce d'acratopège!» Je gage

que le capitaine Haddock, qui recrachait toute eau minérale, l'aurait sacré tout près du sommet de sa hiérarchie de jurons.

Le Petit Larousse fait dès lors vibrer, pour la gloire de sa 100^e édition, des cordes nostalgiques, en offrant à ses usagers un cahier de trente pages frangées de couleur garance un florilège de reliques languagières. En 1903, par exemple, un *haut-pendu* était un nuage noir et isolé annonçant la pluie; la *canamelle* était une autre désignation de la canne à sucre; d'un mauvais boulanger ou d'une personne qui faisait mal quelque chose, on disait qu'il était un *gâte-pâte*; un voleur de pommes était un *volereau*, une demoiselle *papyracée* avait une silhouette mince et sèche comme du papier; d'une dévote, d'une prude, on disait qu'elle était une *menette*; le *verdurier* était un marchand de légumes, l'*estivandier*, un ouvrier des champs, chargé des travaux d'été. Quand on tenait des discours inutiles, on *lantiponait*. Autant de mots jolis et chantants qui ont été bannis pour la cause du progrès.

Mais ce reliquaire répertorie également des tournures. Tombées dans l'oubli depuis un siècle, elles peuvent recommencer à chanter à nos cœurs: à *dépêche-com-pagnon* voulait dire «vite et négligemment»; *tirer une carotte à quelqu'un*, c'était extorquer un objet par tromperie; *faire un trou à la lune* était la sale habitude des forbans qui s'en allaient furtivement, sans

payer leurs créanciers. (Une coutume revenue violemment à la mode, et dans les plus hautes sphères... La très incorruptible Helvétie serait-elle devenue une patrie de troueurs de lune?)

Du côté des noms propres, les lexicographes chasseurs de perles ont aussi récolté des présentations lacunaires d'œuvres littéraires très louées par leurs prédécesseurs de 1903, mais dont on ne trouve plus la trace aujourd'hui: «*Zampa*, ou la *Fiancée de marbre*, opéra-comique en trois actes de Hérold. Livret habile et dramatique de Mélesville; musique de

premier ordre et passionnée (1803).» «*Bazar turc (Le Grand)*, chef-d'œuvre de Decamps (1855).» Qui étaient les auteurs de ces chefs-d'œuvre? Dans quelle trappe ont-ils chu? Ce petit cahier intérieur à saveurs de bêtisier est élégamment agrémenté de gravures d'époque représentant les plus grandes cités du monde; les inévitables pages roses de citations latines en font partie, cette fois accompagnées d'anecdotes mythologiques.

Gilbert Salem
24 heures, juillet 2004

Solécismes, barbarismes et impropriétés de langage

(suite)

En recevant Angelo Rinaldi sous la Coupole, le 21 novembre 2002, Jean-François Deniau a dit: «...pour la défense du français, vous avez montré, dans un débat récent, votre courage. Il nous le faut. Notre langue est partout menacée, y compris en France et au cœur de nos administrations...». La menace est notoire en Suisse romande aussi et il importe que tous ceux qui ont vocation d'écrire en français s'associent à l'action qu'il faut mener. C'est également le but de notre série d'articles.

Un quotidien romand écrivait, le 2 décembre 2002, à propos des cotisations d'assurance-maladie impayées: «Les coûts de **recouvreage**.» Il s'agit évidemment des coûts de **recouvrement**. Il y a ici une confusion entre les verbes recouvrer (opérer la perception de: recouvrer l'impôt, par exemple) et **recouvrir** (pouvoir d'un élément protecteur: recouvrir un siège). Le *Petit Larousse* admet, dans ce dernier cas, le substantif **recouvreage**.

Puisque nous sommes dans le domaine de la presse, signalons la faute commise très souvent, en Suisse comme en France: «J'ai lu sur le journal.» Il convient, bien sûr, de dire qu'on a lu telle information **dans** le journal.

A ce propos, le numéro 154 de la «Lettre du CSA» (Conseil supérieur de l'audiovisuel) relève que la construction

avec la préposition **sur** apparaît aujourd'hui tant dans les journaux télévisés et radiophoniques que dans la presse écrite: «Vous travaillez **sur** Paris?», «Il déménage **sur** Toulouse.» Il faut dire: «Vous travaillez à Paris?» ou «Vous déménagez à Toulouse.»

Plus contestable encore est l'emploi de **sur** après un verbe d'état: «J'habite **sur** Paris.» C'est à Paris qu'il faut dire.

D'aucuns remplacent étourdiment la préposition **deçà**, **delà** par **deci**, **delà**, probablement parce qu'on dit **ici** et **là** et **d'ici** et **de là**. Ils devraient se souvenir de la «Chanson d'automne» de Verlaine, qui se termine ainsi:

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Deçà, **delà**, veut dire: d'un côté et de l'autre.

Quelques mots au sujet des verbes **s'avérer** ou **avérer**, qui signifient: se reconnaître ou reconnaître pour vrai. Exemples: «Cela **s'est avéré** à l'enquête» et «c'est un fait **avéré**». On ne saurait donc, comme on l'entend parfois, parler d'un fait **avéré vrai** ou **avéré faux**. Dans le premier cas, il s'agit d'un pléonasme; dans le second, d'un non-sens (une vérité fausse).

Pour terminer, examinons le mot **égard**, qu'il faut préférer à **rapport**. Les expressions **à l'égard de**, **à tous égards** sont meilleures que les expressions très répandues: **sous ce rapport**, **sous le rapport de**, **sous tous les rapports**, qui sont lourdes et même inexactes. On ne saurait, en effet, être **sous** ou **sur** un rapport; on ne peut

être que **dans** un rapport ou **en** rapport avec qui ou quoi que ce soit. De plus, la locution prépositive **eu égard à** (qui signifie: en considération de) ne peut être remplacée par **en égard à**: «Il a été condamné avec sursis **eu égard** à son jeune âge. »

Étienne Bourgnon
(à suivre)

La Racuspote et le bisseur

CONCOURS: belgicisms dans l'enseignement

Nos lecteurs sont mis au défi de trouver les 111 belgicisms contenus dans le texte qui suit, ainsi que leurs significations. La plupart ont trait au monde enseignant, à part quelques-uns, un peu plus généraux.

Il sera octroyé 1 point par belgicisme trouvé et 1 point par définition correcte donnée. Soit un total de 222 points maximum, sur la base duquel sera établi le classement. Vos résultats sont à envoyer à la rédaction du TU, Riant-Mont 1, 1004 Lausanne, jusqu'au 15 février 2005. Le vainqueur se verra offrir l'ouvrage *Belgicisms – Inventaire des particularités lexicales du français de Belgique*, dédié par notre estimé correspondant M. Jean-Marie Dehan.

Partant dès potron-minet pour l'athénée – quoique encore en poésie (qu'il doublait de surcroît!...), il se voyait déjà rhétoricien! – Paul ouvrit sa mallette: ouf! son briquet pour midi était bien là, dans un sachet graisseux, coincé entre une vieille farde écornée, son journal de classe, un dix-heures oublié, quelques vieux nicnac, d'épais syllabus et une juxta latine...

Rien ne manquait à l'appel! Pas même le texte de son élocution ni – le prof serait content! – ses pantoufles de gym avec leurs nominettes cousues au contrefort.

La micheline était encore en retard...

«Fichue navette!» se dit-il in petto sous l'aubette...

«Vivement dans deux ans, en candidature de romanes (ou en régendat voire en graduat, peu lui importait!), que je puisse

vivre en kot ou dans une pédagogie comme ma sœur...»

Laquelle sœur, bientôt licenciée et jobiste à ses heures, cokottant à Soissons, dans l'Aisne, avec son galant qui faisait son droit, s'appêtait déjà, elle, à défendre sa thèse de logopède...

Le préfet des humanités – qu'il appréciait beaucoup sans être pour autant manche-à-balles – lui avait, la veille, passé un fameux cigare: dans deux mois, la bloque débiterait et ses cotes actuelles n'étaient guère brillantes...: s'il ne voulait pas avoir de balances – pire! être moflé et devoir trisser (l'an passé déjà, il avait été pété en techno, busé au total et avait dû répéter son année en repayant le minerval!) –, il était plus que temps d'arrêter de guindailler et de brosser!

Il faut dire que, de longue date, les à-côtés de la vie estudiantine n'avaient plus de secret pour Paul, expert reconnu ès tchouquets, grand virtuose du copion, maître incontesté du tuyautage, sorteur spécialisé en baptêmes...

Depuis les frœbellles (en gardiennes, comme on disait maintenant), prétendaient même certaines mauvaises langues et autres raccusettes! En tout cas, déjà au quatrième degré et pendant toutes ses moyennes!

Au fond de l'auditoire, engoncés dans leur cache-poussière gris, adossés à la buse du poêle où sèchent encore quelques pale-tots, une raclette et deux ou trois torchons, Paul et son copain Marcel, tout en tambourinant négligemment de leurs lattes sur un lourd calepin, écoutent d'une oreille distraite le cours du titulaire, M. Dumont. Un fameux péteur celui-là, ancien maître de conférences bientôt pré-pensionné et admissible à l'éméritat.

Impossible de toute façon de prendre la moindre note avec un réservoir faisant des pâtés et des cloches aux mains – souvenir cuisant d'une partie acharnée de kicker!

« Qui a collé une chicklet au tableau? » tonna soudain M. Dumont, furax!

Brusquement tiré de sa torpeur, Paul, qui se réjouissait déjà à l'évocation des deux heures de fourche de l'avant-midi et du quart d'heure académique qui suivrait

l'intercours, leva des yeux tout bouffis de sommeil: tournés vers lui, inquisiteurs, les students le dévisageaient, patibulaires, suivant le regard noir de M. Dumont qui lui-même lorgnait vers le doigt accusateur de Marcel...

« C'est lui, M'sieur! »

Raccusé! Paul avait été raccusé! peut-être même – allez savoir! – traité!

Et par qui? par un cama encore bien!

Ce jour-là, Paul jura solennellement de se venger. Et, patiemment, attendit son heure...

Pendant trente ans!

Et c'est alors qu'il n'y pensait (presque) plus que l'occasion survint, froide comme le glaive de la vengeance qui, à ce qu'on dit, se mange du reste ainsi... Nommé professeur extraordinaire ad interim, notre héros venait enfin d'obtenir un poste dans sa ville natale, dans ce même collège soissonnais qu'il avait, adolescent, vaillé que vaillé fréquenté...

Et où, heureuse et diabolique surprise! il découvrit un beau matin, affiché aux valves, dans la liste de ses nouveaux élèves, le nom du sycophante de jadis...

Plus exactement... le nom du fils du labadens honni!...

Faut-il le dire: pour le rejeton de Marcel, futur régent, l'année académique s'apparenta vite à un calvaire! Et ce ne furent guère, dix mois durant, que

bisbrouilles, danses, tannées, carabis-touilles et ratchatchas !

Et que dire alors du blocus, débouchant sur une pette carabinée !

Finis les rêves de grande distinction : pas de grade ! adieu même la médiocre satis ! L'héritier du renégat – qui n'en pouvait mais et y comprenait moins encore ! – récolta, fin juin, une brosse mémorable et ne dut son salut, en seconde sess, qu'à l'intervention personnelle tant du recteur que du proviseur, étonnés tous deux de tant de sévérité...

Et qui, grands guindailleurs devant l'Eternel – l'un en penne, l'autre en

calotte – au sein d'une même régionale et suivant, au surplus, une formation continuée, avaient opportunément rappelé à Paul leurs communes soirées bibitives...

L'histoire est terminée...

Et depuis, le temps a fait son œuvre...

Pourtant, aujourd'hui encore, un demi-siècle plus tard, en longeant les hauts murs du vénérable collège, on peut, si l'on en croit certains, les soirs de grand tonnerre, ouïr, sourdant des ténèbres, une voix d'outre-tombe qui scande, impréca-toire :

« Marcel, souviens-toi du chewing-gum de Soissons... »

